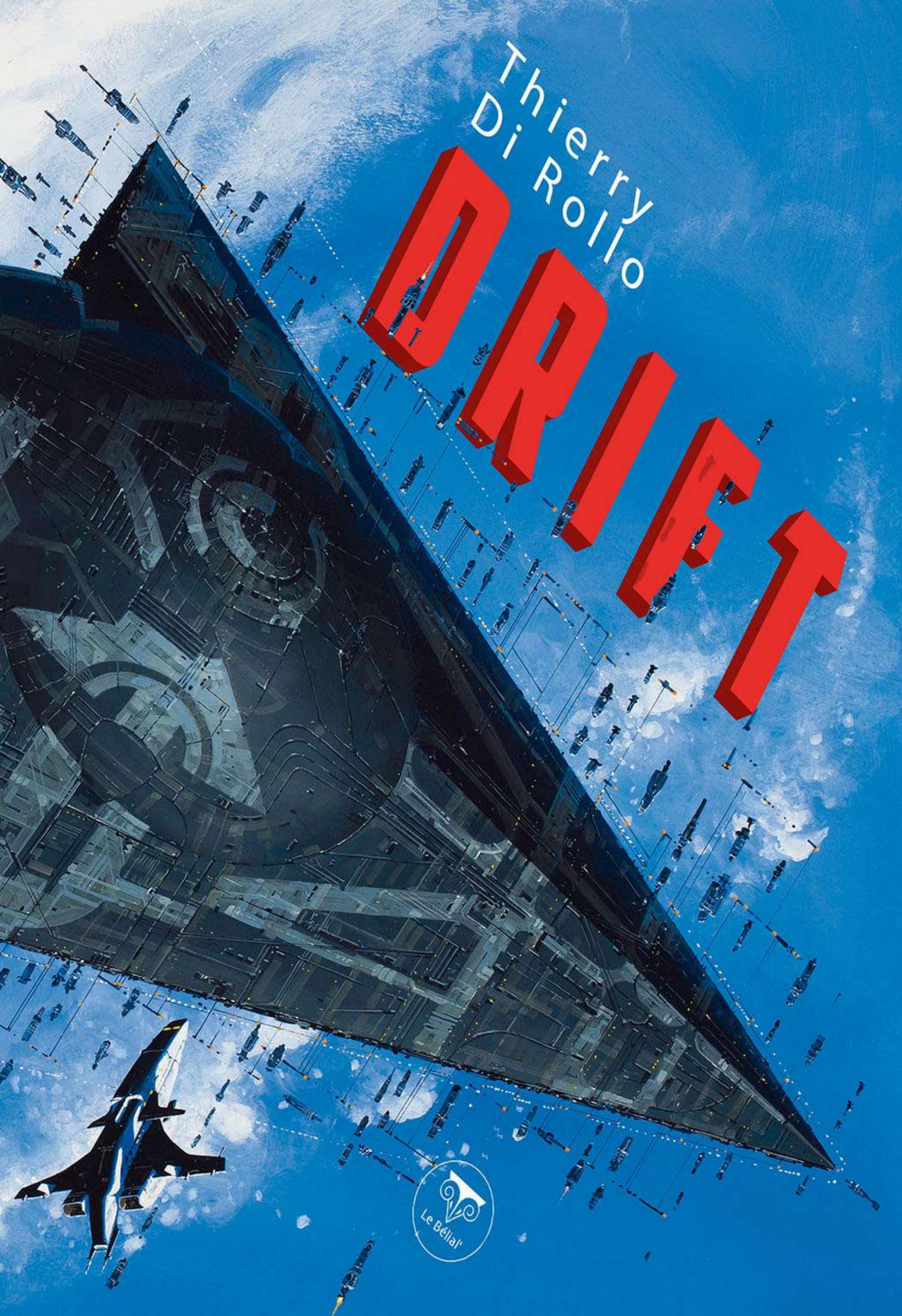


Thierry
Di Rollo

URF1



Thierry Di Rollo

Drift

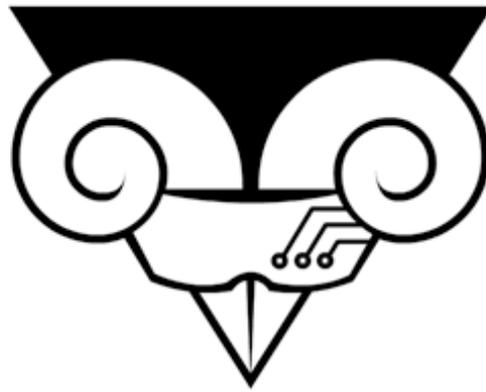
Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2014, le Bérial'

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration de couverture © 2014, by Eikasia

ISBN : 978-2-84344-803-4

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 24/07/2017

I
- Old York -

1.

Le rat mort flotte près de la berge. Gonflé par les eaux sales du fleuve, il dérive lentement, tranquille, sur le dos, la gueule entrouverte, les pattes crispées. Darker, un court moment, le suit des yeux, puis s'en désintéresse ; ramène son regard sur le groupe de trois hommes postés une centaine de mètres plus loin.

Le ciel est gris rouge, marbré de lignes noires fuyant vers l'horizon. Le soleil ne perce pas les longs nuages cotonneux qui continuent de tomber sur le monde. Au loin, le pont suspendu enjambe le cours d'eau pour rejoindre la cité immense.

Là-bas, le trio s'est déjà rassemblé au plus près d'une épave de bateau échouée en retrait du bord, et multiplie les regards dans sa direction. Darker repère très vite les armes accrochées aux ceintures de chacun d'entre eux ; vérifie la présence de son Royster dans la poche droite de sa combinaison. Le métal froid glace sa paume. Tout va bien.

Il sourit machinalement, remonte dans la carbie sans se précipiter ; aussitôt, le siège de cuir s'adapte à son corps en crissant. Devant lui, le tableau de bord pulse toujours d'une lumière bleutée et deux voyants verts se signalent de part et d'autre du cadran principal éteint depuis cinq minutes ; le temps qu'il aura fallu pour couper le moteur, descendre de la carbie, prendre la mesure des lieux — accessoirement — et celle des trois cerbères postés à cent mètres de là — principalement. Darker plaque sa main sur le système de sécurité à droite du volant ; le véhicule reconnaît une fois de plus son propriétaire et souligne d'un liseré jaune la console de navigation.

La perspective s'inscrit en relief sur l'écran, couleurs banalement fidèles. La cité inévidente en bord gauche, le pont barrant tout l'horizon et coiffé du ciel sombre et lourd, l'eau noire du fleuve, le cadavre du rat, encore visible, qui poursuit sa lente dérive, la berge, enfin, parallèle à l'angle du viseur. Darker tapote de son index le rectangle pour demander au calculateur d'agrandir et d'extrapoler bien au-delà du champ périphérique droit de l'image. L'épave du chalutier occupe maintenant le cadre en son entier et le processeur livre ainsi son interprétation de ce qu'il ne peut pas voir, mais qu'il aura au moins entraperçu lors de l'approche de la carbie jusqu'à la rive.

Il y a un chauve, un barbu et un ventru. Jeunes, probablement âgés d'une trentaine d'années, peut-être moins. Le premier est adossé à l'étrave défoncée, les deux autres s'appuient d'une épaule sur la coque rongée de rouille. Leurs regards sont tous pointés sur la carbie et ne s'en détournent pas. À cause de l'axe déporté du véhicule, les trois hommes ne peuvent pas soupçonner un instant qu'ils sont surveillés par le viseur. Darker se tend, regarde mieux ce que le programme d'extrapolation lui soumet.

Le visage du barbu, même grossièrement rendu, trahit une certaine nervosité. Les paupières clignent, les lèvres se pincent trop souvent. Et même si l'ordinateur de bord ne fait que reproduire un faisceau de probabilités descriptives en l'accentuant, Darker sait qu'il peut se fier à cette analyse. Le rondouillard à côté, nez crochu, joues couperosées, oscille d'un pied sur l'autre. Tous les deux, vêtus d'un pull crasseux et d'un pantalon de toile bleue, se tiennent en retrait du chauve qui sort une K. Beckin de la poche intérieure de son blouson et l'allume ; le filtre rouge et bleu de la cigarette parfumée est immédiatement reconnaissable. Les vêtements du chauve sont peut-être encore plus sales que ceux de ses comparses. Les trois cerbères sont armés de Roysters.

Darker déglutit. Quelques secondes s'écoulent et la séquence modélisée par le calculateur boucle sur elle-même. Méthodiquement. Regard papillotant du barbu, oscillation de l'obèse, bout incandescent de la K. Beckin. La collerette bleue du filtre étant plus large que la rouge, Darker sait que le chauve a depuis longtemps atteint le stade ultime de la dépendance à cette foutue drogue. L'homme n'en a d'ailleurs plus pour très longtemps ; ses yeux sont cernés de noir, les joues creusées se fripent. Il est déjà mort. Probablement parce qu'il a cru choisir, un jour.

Regard papillotant du barbu, oscillation de l'obèse, bout rougeoyant de la K. Beckin. Le futur n'est qu'un chemin longeant une berge interminable. Jusqu'à la nausée. Darker tapote l'écran pour revenir à la vue d'ensemble, oublie l'image, pose bientôt ses yeux sur le vrai pont suspendu coiffant le fleuve ; cette arcade démesurée soutenue par ses deux piliers et tendue de toute sa toile de filins d'acier. Et qui ne ressemble à rien. La cité attendra donc encore un peu. De ce côté-ci de la rive, par-delà les arbres malingres qui ont fini par tout recouvrir, la vie s'étend peut-être encore.

Le ciel est gris et nervuré de sombre. Le rat indolent dérive toujours ; son cadavre boursouflé figure un point dérisoire ballotté par les eaux poissonneuses. Bientôt, pourtant, il parviendra à la hauteur des trois cerbères. La Mort sait toujours où elle va.

Darker ordonne à mi-voix :

« Démarre. »

Le moteur s'ébranle, crachote un peu puis stabilise son ralenti. Darker, les yeux rivés sur le trio, accélère à peine, descend le long de la berge très lentement. La voie vers le salut se dévide entre l'eau sale et la poussière.

Il y a longtemps, sûrement.

2.

Ils marchent. La gamine, cheveux blonds, yeux malins, va de son pas tranquille, pieds nus, tape de son bâton les murs noircis des immeubles. Le jeune garçon à ses côtés, mains dans les poches d'un pantalon rapiécé, vieille parka trop ample pour ses petites épaules, scrute le fond de l'avenue bouchée par les bâtiments de la rue perpendiculaire, semble satisfait de son inspection.

La voix de Kenny, au même moment, se répercute en écho le long de l'enfilade de béton et de pierres.

« Attention », prévient-elle.

Le jeune Darker, par habitude, baisse le regard, contourne le cadavre étendu contre la bordure du trottoir. Les deux enfants ne sont même plus gênés par l'odeur épouvantable, dépassent le corps putréfié. Kenny, jetant un œil par-dessus son épaule, dit d'une voix détachée :

« Il n'a plus de bras.

– Les rats », commente Darker.

La gamine, âgée d'une douzaine d'années, frappe toujours le bas des immeubles. Son compagnon, de trois mois son aîné, soupire.

« On peut savoir pourquoi tu fais ça ? Tout l'temps, j'veux dire.

– Les rats », répond Kenny.

Darker acquiesce, porte son regard vers le fond de l'avenue pour la centième fois peut-être. Kenny lui demande :

« Le Royster, c'est pour quand ?

– Bientôt, Ken.

– Déjà hier, tu m'disais la même chose.

– Ben ouais. Bientôt, ça peut vouloir dire dans deux jours ou dans six mois.

– J’aime pas quand t’es comme ça, Dark, j’aime pas. »

Le claquement du bois contre les parois suiffeuses se propage, amorti par les immeubles de la rue perpendiculaire qui, inexorablement, se rapproche. Darker cale son pas sur celui de Kenny, ne regarde jamais où ses pieds se posent.

« Attention », l’avertit encore la gamine.

Les restes pourris d’un torse et d’un visage écrasé gisent en travers du trottoir. Tout près, au milieu de l’avenue, un autre cadavre, bras en croix, tressaute par à-coups. Kenny tape plus fort contre l’immeuble ; le rat, énorme, s’écarte aussitôt du corps dont il dévorait le flanc droit, se dresse sur ses pattes arrière, considère de ses yeux noirs les deux humains qui se sont arrêtés eux aussi ; longuement.

Darker pose une main sur le bras gauche de sa compagne.

« Arrête avec ça, il s’en ira pas. »

Kenny cesse les coups contre la paroi, murmure d’une voix blanche :

« Il sait qui on est. »

Le gamin sourit.

« J’crois pas, non.

– Il nous scrute, j’té dis. Il *comprend*. Avec un regard pareil, c’est pas possible autrement.

– Nan. C’est juste une saloperie de rongeur qui bouffe les cadavres. D’ailleurs, ils ont appris à aimer ça, ces crevards. »

Le rat lisse ses moustaches à l’aide de sa patte avant gauche, ne quitte pas des yeux le petit couple. Kenny maugrée :

« Un jour, ils nous boufferont aussi, hein ? Parce que c’est eux qui gagnent, au bout du compte.

– On mourra pas, Ken. On f’ra ce qui faudra pour ça.

– Tu m’le jures ?

– Ouais. Aussi vrai que MorneVille est peuplée de dingues et de fantômes. Puisqu’ils nous ont tous abandonnés ici.

– Mais toi et moi, on les rejoindra, s’enhardit la jeune fille. Et on sera éternel, hein ? Comme eux.

– T’as ma parole, Kenny. »

Les deux gamins échangent un regard tendre et perdu tout à la fois. Le rongeur, lui, retombe sur ses pattes, puis choisit de détalé en trotinant, rejoint le bord opposé et disparaît dans la fissure d’un mur.

Kenny frissonne un peu, reprend sa marche décidée et ses coups de bâton réguliers contre les immeubles. Darker la suit, les yeux noyés dans le fond de l’avenue.

« Attention », lâche encore la gamine.

Darker évite un autre cadavre. La rue trace sa ligne droite à trente mètres de là. Le ciel se tache de gris blanc ; le jour est morne. Les coups

de Kenny contre les immeubles ont cessé, tout à coup. En ramenant les yeux au niveau du sol, ils la voient surgir de la gauche.

L'ambiole est superbe, irradie d'un vert pur, articule ses six longues pattes en cadence. Sa gueule dessine un losange parfait, mouchetée de deux yeux à facettes d'un bleu sombre, surmontée d'une paire d'antennes ; son corps filiforme s'achève en une spirale soyeuse. Et elle avance, majestueuse, longue de six mètres et haute de cinq, au creux d'un silence incroyable. L'homme qui la monte tient les rênes, parfaitement calé sur la selle de peau harnachée au tiers de l'abdomen de l'insecte géant. Il est revêtu d'une combinaison de protection et de gants noirs, d'un lourd casque mauve qui dissimule jusqu'à son cou.

Kenny se fige d'un seul coup, Darker, subjugué, oublie le danger un court instant ; admire l'animal. Tant qu'il en a encore le temps.

L'ambiole franchit les derniers mètres, se présente au milieu de l'avenue, tournant le dos à l'enfilade perpendiculaire des bâtiments, puis s'immobilise au signal quasi imperceptible de son maître — une simple pression sur les guides reliés aux mandibules bleues. La voix amplifiée par l'extension du casque retentit.

« Vous n'êtes pas encore morts ? »

Kenny ne répond rien, littéralement pétrifiée. Son compagnon ànonne :

« Kenny et moi, on a... pas peur. Surtout pas d'un diurne. La Mort est partout.

– Oui, acquiesce l'homme, tu n'as pas vraiment tort. D'une certaine façon, en tout cas. Derrière vous, je compte dix-sept cadavres. Dans des états de putréfaction plus ou moins avancée. Avec vous deux, cela fera dix-neuf. »

Kenny se tourne vers Darker, tente de lui dire quelque chose ; n'y parvient pas. Le garçon s'enquiert d'un ton moins heurté :

« Votre ambiole sort d'un laboratoire clandestin ?

– C'est une question ?

– Ouais, c'en est une. »

Le diurne ricane.

« À cette heure, tu devrais te terrer dans les sous-sols de MorneVille et attendre la tombée de la nuit, comme tout le monde. J'ai bien conscience que braver le danger t'excite un tant soit peu, graine de chiure de mouche, mais entraîner une gamine avec toi dans cette folie, c'est franchement plus discutable. »

Darker hausse les épaules, laisse errer son regard sur l'insecte magnifique.

« C'est une femelle, murmure-t-il.

– Gagné. Tu mourras sans souffrir. »

Le jeune garçon détecte un mouvement infime au bord de son champ de vision : Kenny se rapproche insensiblement de lui, les gestes raides, le souffle court. Darker ressent une chaleur sourde envahir son corps. Il ouvre sa parka d'un premier bouton, puis d'un deuxième, avant d'être arrêté par le diurne.

« Doucement, doucement. Calme. Laisse tes bras le long du corps, gamin.

– J'ai juste un peu chaud. J'voulais pas l'ouvrir plus. »

Le diurne n'écoute pas vraiment, dégaine à une vitesse fulgurante son Royster noir ; se contente d'ajuster posément sa cible. Le corps de Kenny se presse contre celui de son compagnon. Elle réussit à bredouiller, effarée :

« On va mourir. On va juste mourir. »

Darker marmonne entre ses dents :

« Je t'ai dit qu'on mourrait pas. J'te l'ai promis. »

Puis apostrophe le diurne en désignant l'ambioté :

« Elle est bien trop belle pour vous. Vous pouvez pas la mériter. »

L'homme vêtu de noir secoue la tête.

« C'est une mante comme il en existe des milliers, élevée en agrotopé, générée, traitée et amplifiée selon le protocole adéquat. Tu comprends ce que je suis en train de te dire, graine de chiure ?

– J'crois, oui. »

L'ambioté penche la gueule de côté, brusquement. Ses antennes frémissent, se plient en rythme. Le diurne poursuit :

« J'ai eu les moyens de me procurer une bestiole de cette qualité, j'ai payé suffisamment cher pour avoir le droit de tuer tous ceux qui sont incapables de résister à leur propre bêtise. Les dix-sept cadavres derrière toi, c'est autant d'imbéciles qui ont fait la même chose : marcher en plein jour, dans MorneVille, et s'obstiner à ne pas vouloir comprendre que chasser et abattre des humains est une occupation finalement très saine. Le désordre est devenu la loi, l'argent son incontournable légitimité. Je suis du bon côté. Toi, non. »

Le geste, trop furtif, ne laisse aucune trace dans la réalité gourde du moment, Darker le sait. Il parvient tout de même à dégainer l'arme cachée dans la poche intérieure de sa parka et tire à l'instinct. Le premier trait bleu trace sa cohérence dans l'air gris du jour, percute la façade de l'immeuble le plus proche, le deuxième atteint la poitrine du diurne ; le dernier perfore la chitine de l'ambioté juste en dessous des yeux globuleux.

L'insecte vacille quelques secondes. Le diurne, combinaison maculée de sang, pousse un râle à peine audible, lâche les rênes, semble suivre le mouvement de sa monture qui s'affaisse peu à peu vers l'avant. Darker

recule machinalement, rengaine son Royster sans même s'en rendre compte, entraîne sa compagne avec lui pour la protéger ; Kenny n'arrive pas à détacher ses yeux de la scène.

Le temps se fractionne en deux morts. L'ambiole saigne d'un fluide rosâtre, ses antennes se raidissent, les deux premières paires de pattes fléchissent encore, la troisième comme animée d'une vie propre tente de compenser le déséquilibre. En vain. Le corps inanimé de l'homme en noir verse au même moment sur le côté, toujours retenu par les sangles du harnais ; la selle subit les contraintes des tiraillements, se distend. Le sang de la mante géante épand sa corolle poisseuse sur le vieux bitume de l'avenue. La couleur rouge pâle paraît totalement irréaliste au milieu de l'océan gris de Morne-Ville ; la jeune fille, hypnotisée, noie son regard dans la flaque sans trop savoir pourquoi.

Darker continue de reculer, trébuche contre un cadavre, bascule vers l'arrière et chute de tout son poids ; heurte violemment le sol. Devant lui, tout près, Kenny, yeux hallucinés, tend une main pour l'aider à se redresser. Plus loin, la mante renonce pour de bon et s'écroule, sans le moindre bruit. Le diurne, enfin désarçonné, roule quelques mètres avant de buter contre le trottoir.

Et MorneVille se replie, indifférente.

L'ambiole gît sur l'avenue, deux pattes dressées dans l'air tiède, les autres brisées par la chute. Darker se saisit de la main de Kenny et se relève en avisant le cadavre.

Sa compagne, qui a suivi son regard, dit d'une voix désincarnée :

« C'est l'corps que le rat était en train de dévorer. »

Darker se rajuste, rejoint la mante géante et s'accroupit auprès d'elle.

L'insecte ne saigne plus ; les facettes bleu sombre de ses yeux brillent au creux de la mort. Darker, un peu hagard, entend la voix de Kenny qui est restée près du cadavre :

« Pourquoi tu m'as rien dit, pour le Royster ? »

Le jeune garçon décoche un petit sourire, se retourne.

« Je voulais te faire la surprise. »

Puis il se redresse, pose une main sur la parka, à la hauteur de la poche intérieure où est rangée l'arme ; confie à Kenny, penaud, tout en désignant d'un coup de menton la carcasse de l'ambiole :

« C'est pas plus mal. Qu'est-ce qu'on aurait pu en faire ? »

Kenny, du haut de ses douze ans, acquiesce et répond à voix basse :

« Rien. »

À dix mètres d'elle, le corps du diurne repose face contre terre. La gamine jette alors un œil sur la perspective de l'avenue. Il y a bien dix-neuf cadavres, au bout du compte.

Le jour se grise davantage.

3.

La carbie s'arrête de nouveau. Darker, les mains serrées sur le volant, murmure :

« Je l'aimais. Je n'ai jamais aimé qu'elle. »

Le ventru campe au milieu du chemin terreux, l'air satisfait. Ses deux acolytes n'ont pas bougé de leur place. À droite de la carbie, contre l'épave du chalutier.

Le chauve vient de finir sa K. Beckin. Il écrase de son brodequin le mégot, évalue la carbie d'un œil blasé ; le barbu ne parvient pas à se calmer. Darker échange un regard avec le meneur probable — le drogué — ignore pour le moment le couple de sous-fifres. Descend à gestes prudents du véhicule. Le ventru lui ordonne :

« Les bras le long du corps, ducon. »

Darker ne relève pas, s'adresse directement au chauve, par-dessus le toit de la carbie :

« Je dois passer. On m'attend en ville. »

Le chauve tousse deux fois, cligne des yeux. Ses pupilles sont dilatées, tout son corps relâché.

« Parce que tu ne connais que ce chemin pour entrer dans Old York, étranger ?

– Par l'intérieur des terres, ça n'aurait rien changé. Je serais de toute façon tombé sur un autre minable dans ton genre. Flanqué de ses deux sbires. Tout aussi minables, ça va de soi. »

Le chauve esquisse un sourire.

« Tu commences fort, dis-moi.

– Non, l'habitude, c'est tout. Je suppose que, si vous êtes là à glander, c'est que vous demandez un droit d'entrée, c'est ça ? »

Le ventru acquiesce.

« Tout juste, ducon. »

Darker, indifférent, fixe le chauve ; lui dit d'un ton monocorde :

« Darker, je préfère. C'est mon nom. Ducon, comment dire ? Ça risque de me rendre nerveux. Un peu comme ton copain barbu, là. »

Darker désigne l'agité sans même le gratifier d'un regard ; enchaîne :

« Donc, préviens expressément ton obèse. Moi, je n'ai encore insulté personne.

– *Encore ?*

– Ça pourrait venir, si vous ne faites pas le moindre effort. »

Le drogué s'avance d'un pas, croise le regard du barbu qui triture toujours ses lèvres, revient sur Darker.

« John est du genre angoissé, il n'y peut rien. Cary a ses tics de langage. Chacun sa croix, d'une certaine manière.

– Et toi, consciencieux et altruiste, tu diriges ta petite cour d'attardés. »

Le barbu se manifeste pour la première fois.

« Hey ! Il commence à nous insulter, Bill. Il s'énerve, on dirait.

– Je n'insulte pas, je me contentais d'énoncer un simple constat. »

Bill le chauve décoche son deuxième sourire, fait deux pas en direction de la carbie ; sort son paquet de cigarettes parfumées, en tire une K. Beckin et l'allume de son briquet-tempête. Darker dit :

« À ce degré de coupe, ça vaut une fortune. Cercle bleu plus important que le rouge, c'est de la K. Beckin pure à soixante-quinze pour cent. Tu vas finir par en crever, Bill. »

Le chauve avale sa première bouffée de tabac, expire la fumée, ferme un instant les yeux puis les rouvre doucement. Il sourit encore ; confie :

« Bill, c'est pour les intimes. Toi, tu me donneras du *Bungalow Bill*. Mais en ce qui concerne le reste, tu n'as pas tout à fait tort. Et tu t'imagines bien que, pour me procurer une K. Beckin coupée à soixante-quinze, le droit de péage est établi en conséquence.

– J'imagine, oui.

– Qu'est-ce que tu es venu foutre à Old York ? »

Darker secoue la tête.

« Ça, ça me regarde.

– S'acquitter du droit de péage, c'est une chose, Darker. Nous laisser prévenir les habitants de l'arrivée quotidienne des tocards et du motif de leur visite, c'est le pendant logique. On surveille parce qu'on nous en a donné le droit.

– Pas de miracle, hein ? Comme une concession, en quelque sorte. Ou un pas de porte.

– Je ne comprends pas ce que tu dis.

– Aucune importance, *Bungalow Bee*. »

Le chauve aspire une nouvelle bouffée de drogue.

« Bill. Bungalow Bill, j'y tiens. Alors, qu'est-ce que tu es venu foutre ici, Darker ?

– Visite d'agrément. Je suis là en touriste. »

Bungalow ricane ; apostrophe ses deux acolytes :

« Non ? Sans blague ? Un touriste, les gars ! »

John et Cary partent d'un rire bref. Leur meneur s'approche un peu plus du véhicule. Darker l'en dissuade d'un geste sec du bras.

« Tss-tss ! Pas si près, Bungalow. Je préfère voir le haut de ton corps et tes mains. Recule. »

Bungalow se fige mollement, avale une autre bouffée de K. Beckin.

« Tu n'as pas d'ordre à me donner.

– Ce n'était pas un ordre, mais un simple conseil. »

Le drogué ne bronche pas. Darker se tend imperceptiblement. Sur sa gauche, Cary le ventru se met à combler la moitié de la distance le séparant de la carbie ; à petits pas. Il se tient toujours au milieu du chemin. En face, par-delà le véhicule, John, adossé à l'épave, se triture les poignets l'un après l'autre, mord résolument ses lèvres. Bungalow psalmodie tout à coup, regard exalté :

« Oh ! Putain de merde... Comme le monde devient beau ! »

Darker comprend que, dans un délai très court, ses chances de survie se réduiront à presque rien s'il laisse filer le cours du temps. Il fait un pas en arrière, puis un second. Cary s'agite aussitôt, quête du regard Bungalow qui sourit niaisement en terminant sa K. Beckin. John lance d'une voix tremblante :

« Où tu vas comme ça, Darker ?

– Nulle part. Tout le monde se calme. »

Derrière Darker, l'eau noire du fleuve continue de couler parce qu'elle n'a jamais eu besoin de personne pour cela. Le rat mort est emprisonné dans la fourche d'un bois échoué sur la berge, à la hauteur du ventru ; la carcasse, bercée par le courant, vient cogner stupidement les deux branches tour à tour. Et recommence. Recommence.

L'autre mouvement fantôme n'imprime même pas les rétines des trois cerbères ; Darker a dégainé à une vitesse inouïe. Seule la cohérence bleue du tir est finalement captée. Au hasard. Et bien trop tard.

Cary baisse les yeux, contemple, au milieu de son thorax, le grand trou rouge ; la douleur n'a pas le temps de remplir sa conscience. L'obèse se contente d'ouvrir la bouche et de cracher un sang presque mauve, puis de s'effondrer de tout son poids de mort sur la terre de la rive. Bungalow se tourne vers le corps ; dit d'une voix de dément :

« Il y a du pourpre. Et de l'ocre, aussi. La Mort danse devant mes yeux, je peux la voir. La poussière est pailletée d'or et d'argent. Oh ! C'est magnifique. »

Puis il demande, traits déformés par son délire :

« Tu peux me le refaire, Darker ? »

En retrait, John ne contrôle plus ses tremblements, se blesse les lèvres jusqu'au sang ; ne se rend compte de rien. Sa mâchoire se détend brutalement, pourtant. Il ne pense pas un seul instant à dégainer son propre Royster ; hurle :

« Putain ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? QUI A TIRÉ ? !! »

Ni Bungalow ni Darker ne lui répondent.

Le drogué s'allume déjà une autre K. Beckin, suavement. John, front suant, lui crie encore :

« Je le flingue, Bill ? Je le flingue ? »

Darker, de l'autre côté de la carbie, ne réagit pas, sait qu'il n'a rien à craindre de ce lâche vaguement émotif. Bungalow ne lui prête d'ailleurs plus aucune attention, range son briquet dans la poche revolver, aspire la fumée de sa énième cigarette et la garde en bouche dix interminables secondes avant de la relayer aux poumons. Il sent le feu intense parcourir ses bronches, des ondes de couleur et de sons labourer, raviner son esprit. Tout explose, se mélange. Old York, le fleuve, le pont suspendu. Il a désormais une idée précise du sens de la vie, voudrait partager cette découverte avec le monde déglingué qui l'a vu naître. Avec ces deux insectes dérisoires qui parasitent son champ de vision. L'une des deux fourmis continue même de vociférer, sans raison. Et ça l'épuise.

La voix surgit du néant sourd au même moment.

« Darker, si tu descends l'insecte qui est en train de me casser les oreilles, tu crois qu'il éclatera en une énorme gerbe de bleu et d'orange ? »

Et à des éternités du temps humain, quelqu'un lui répond.

« Je n'en sais rien. Le mieux, ce serait encore d'essayer, je crois. Juste pour vérifier. »

John, dans la réalité grise et noire du ciel dominant Old York, devine ses dernières secondes à l'instant exact du tir. Le reste, il ne peut plus l'entendre ni le voir. Il s'affaisse contre la coque rouillée de l'épave, glisse un mètre ou deux en essayant de rester debout, malgré la douleur épouvantable : le trait du Royster l'a atteint en plein ventre. Yeux révoltés, il porte une main à sa blessure béante, la retire en un geste réflexe et tombe mort dans la poussière.

Bungalow, tourné vers lui, dit à Darker :

« Il s'épanouit de rose et de jaune. Et de vert. Il ressemble à une ambiote. »

Les traits de Darker s'assombrissent d'un seul coup. Il marmonne pour lui-même :

« Les ambiotes. »

Puis il contourne la carbie par l'arrière, braque son Royster et vise Bungalow, debout à peut-être quatre ou cinq mètres, placé de trois quarts.

Darker poursuit, voix brisée :

« Elle me faisait confiance quand je lui disais qu'on ne mourrait jamais. Et moi, j'avais fini par croire à mon propre mensonge. Parce que je l'aimais. »

Le chauve tire une autre bouffée de K. Beckin, fasciné par tout ce qu'il voit du cadavre de son acolyte. Submergé d'hallucinations et de couleurs, d'images et de monstres blêmes, il perçoit enfin des mots inconnus, étirés et sûrement inutiles. Qui proviennent de la même source inaccessible, la voix de Darker.

« Pauvre taré. »

Et qui se résorbent définitivement.

L'univers tout entier s'achève ici. Au bord d'un fleuve.

4.

Le haut soleil baigne la lagune. Aussi loin que puisse porter la vue, le bleu de l'océan souligne l'horizon. Kenny foule le sable blanc, ses cheveux ondulants doucement au vent du matin. Elle cherche Darker des yeux ; ne le trouve pas.

Parfois, un oiseau vient se poser tout près du ressac et suit ce dernier pour ne pas se mouiller de trop. Entre deux vagues, l'animal picore le sable à la recherche d'un mollusque, avale sa prise en rejetant plusieurs fois sa gueule en arrière ; recommence un peu plus loin, puis, rassasié, s'envole. La sterne à crête noire rejoint le ciel sans effort, se fond dans le bleu infini.

Kenny sait nommer tout ce qu'elle n'a jamais vu et comprend qu'il s'agit d'un simple rêve. Et si elle ne peut pas concevoir un ciel et une mer aussi bleus, aussi purs, ses yeux fermés par le sommeil l'imaginent pour elle. De temps à autre, malgré tout, le songe veut refluer de lui-même et la lagune se teinte d'un noir de plomb. Les poings de la jeune fille se

serrent sur la couche froissée, son souffle court de dormeuse s'apaise et le soleil rétablit la douceur du monde.

La chaleur idéale enveloppe le corps nu de l'adolescente. Ses petits seins pointent, aréoles rosées, elle sourit à ce qui l'entoure ; les formes pleines de ses hanches, la finesse de ses jambes, son ventre souligné de sa toison claire, glissent ainsi le long de la lagune. Rien n'a d'importance ; l'Enfer est ailleurs.

Le rocher sombre est posé sur le sable, à une trentaine de mètres en avant. Elle s'en approche et il se remodèle un millier de fois, peut-être, avant qu'elle ne soit finalement sur lui.

Kenny s'agenouille, découvre la tête décapitée qui gît là, échouée. La relique a sûrement roulé sur le rivage, une longue éternité durant, en attendant le rêve de la jeune fille. Ou son cauchemar.

Les orbites ne sont que des trous noirs sans fond, la chair nécrosée du nez se piquette de vert et de brun sale. La bouche s'ouvre sur un cri qui n'en finit pas ; quelques cheveux hérissent le crâne putréfié. L'odeur. La puanteur insupportable.

Mais rien n'a d'importance. L'Enfer est ici.

Elle se redresse violemment sur le vieux matelas et hurle avec une rage inouïe. Il fait nuit. Elle transpire d'une peur malsaine, tremble de tous ses membres ; sa respiration ne se calme pas. Elle reconnaît pourtant très vite l'environnement proche, ce bout de cave où elle s'endort chaque soir avec Darker.

La lumière du clair de lune pénètre par le soupirail. Bizarrement, Kenny ne perçoit pas l'agitation habituelle des nuits de MorneVille, et elle ne comprend pas pourquoi.

La cave exhale son fort remugle saturé d'humidité. La jeune fille se ressaisit, regarde mieux autour d'elle. Sur la couche, à ses côtés, Darker dort profondément, en position fœtale comme il le fait toujours. Le cri de sa compagne ne l'a même pas réveillé.

La porte d'accès, elle, est correctement verrouillée. Contre le mur opposé à celui du matelas la commode déjetée est à sa place. Kenny s'éponge le front du dos de la main droite, touche le tissu fripé de sa culotte, se rend compte qu'il est bien trop sec pour quelqu'un qui a émergé en nage d'un si mauvais rêve. Elle ramène ses deux jambes contre sa poitrine nue, enserre les mollets dans l'étau de ses bras, pose le menton entre les genoux ; se perd quelques secondes dans le silence inhabituel de MorneVille, avant d'arrêter de nouveau ses yeux sur la commode.

Elle ne se souvient plus si Darker s'était déjà procuré la jeune ambiote ou projetait de le faire. Il lui avait au moins parlé de l'achat d'un

vivarium, elle en était sûre — mais qu'elle n'aperçoit nulle part. Le parterre se jonche de quelques détritiques, d'emballages alimentaires à mémoire de forme ; dans l'angle poussiéreux, en regard de la porte, traînent depuis des mois trois livres rongés par les rats de passage.

C'est en s'obstinant qu'elle finit par le remarquer : l'un des tiroirs de la commode est légèrement entrouvert. L'adolescente, sourcils froncés, quitte le matelas, déploie son corps dans la pénombre laiteuse, rejoint le meuble sur la pointe de ses pieds nus.

Tout le bois est nappé d'une fine couche de poussière, parfaitement uniforme. Le grand tiroir du bas affleure presque ; quelques millimètres d'écart au plus. Kenny s'accroupit, tend la main vers la poignée, les yeux à la hauteur du plateau. Et voit le vivarium vide posé dessus.

Elle sursaute, recule d'un bon mètre, regarde par-dessus son épaule ; Darker s'est retourné sur le flanc droit en conservant la même position. Au-dehors, les rues de Morne-Ville restent silencieuses, la lumière de la lune s'apâlit à peine. En ramenant ses yeux sur la commode, le vivarium a disparu. Et le tiroir s'est ouvert un peu plus.

La main tremblante se saisit de la poignée empoussiérée et fait coulisser la pièce de bois.

La tête putréfiée, yeux écarquillés sur la dernière des morts, veille sur Kenny.

L'enfer est partout.

Le cri du réveil est assourdissant. La cave, une fois de plus. Le corps trempé de sueur, la peur nouant le ventre. Elle voudrait se calmer, ne le peut pas. L'image de la tête continue de danser devant ses yeux fermés. La voix rassurante s'élève du fond du monde au même instant.

« Ken ? Ken ? »

L'adolescente sent la chaleur moite d'une main sur son bras gauche. Elle rouvre les paupières : Darker, visage inquiet dans la pénombre, la soutient par les épaules.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Kenny balaie la pièce d'un regard circulaire. La porte verrouillée, la commode sur laquelle est posé le vivarium, les emballages vides, les deux livres grignotés par les rats ; dans son second cauchemar, ils étaient au nombre de trois. Elle se raidit, tout à coup. Tourne son visage vers Darker qui paraît réel :

« Il y en a toujours eu deux.

– De quoi tu parles, Ken ?

– Les livres, dans l'angle. Il y en a toujours eu deux ?

– Oui. Toujours. »

Il caresse les sourcils blonds de sa compagne, glisse l'index sur l'arête de son petit nez ; lui adresse un sourire. Kenny écoute les alentours. Au-dehors, les rues de MorneVille bruissent d'une vieille rumeur, celle qui revient chaque nuit. Inlassablement. Darker demande :

« Un mauvais rêve ?

– La tête, qui est revenue. »

L'adolescent lâche un soupir.

« Cela fait maintenant plus de trois ans, Ken. Tu devrais...

– C'était un rêve dans le rêve, Darky. Et j'ai imaginé des choses que je n'ai jamais vues, j'en suis sûre.

– Quoi ?

– Une plage, avec du sable blanc. C'est bien comme ça que ça s'appelle, non ? Il faisait beau, la lumière était chaude. Tout était propre. Et la mer, aussi.

– Des images d'archives.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu as peut-être vu ce genre d'images quelque part dans la cité. Ou sur le réseau. Et ton imagination a fait le reste.

– Il n'y a plus de réseau à MorneVille.

– Alors ailleurs.

– Je n'ai jamais passé une journée loin de toi, tu le sais bien », grogne-t-elle.

Kenny quitte l'étreinte de son compagnon et se lève. Son corps superbe se détend dans les lueurs du clair de lune qui filtrent par le soupirail. Elle se rend compte, en effectuant les quelques pas vers la commode, que sa culotte est trempée de sueur. Tout est normal. Darker dit encore :

« L'épisode du diurne remonte à trois ans, maintenant. Pourquoi tu en fais encore des cauchemars ?

– Ce n'est pas toi qui lui as retiré son casque », répond-elle sans se retourner.

La jeune fille campe devant le meuble, les deux paumes calées à chaque extrémité du plateau, le visage penché au-dessus du vivarium. L'ambiole, âgée de quatre semaines à peine, est perchée sur son branchillon séché, silhouette tout entière immobile. Le vert de sa chitine, le bleu soutenu de ses yeux à facettes accrochent quelques reflets à la pénombre. Kenny s'accroupit à la hauteur de l'insecte enfermé dans son rectangle de verre, l'observe, amusée.

« Elle n'est pas spiralée ?

– Elle est encore trop jeune. Leur abdomen grandit et se termine en spirale seulement au dernier tiers de leur croissance. Si elle y parvient.

– Elle ne bouge pas.

– Parce qu'elle fait comme nous. Elle dort.

– Oui. Mais elle n'est pas réveillée par des cauchemars, elle. Tu crois que tu pourras la traiter régulièrement ?

– Je n'en sais rien. Les produits sont très difficiles à trouver et puis, les vraies ambiotes sont élevées et modélisées en laboratoire. J'ai plutôt peu de chance, en fait. »

Darker laisse flotter un bref silence ; reprend d'une voix sourde :

« J'étais occupé à regarder la mante, ce jour-là.

– Oui, je m'en souviens très bien. Et je ne t'en ai jamais voulu pour autant, tu sais.

– Le diurne avait une tête banale. Je ne comprends toujours pas pourquoi tu cauchemardes encore là-dessus. »

Kenny hausse les épaules, se désintéresse du vivarium, se retourne et offre la beauté simple de son corps à Darker. La peau blanche luit de transpiration, ses cheveux courts s'ébouriffent.

« On en a discuté des centaines de fois. C'était mon premier mort. Je l'ai entendu nous parler, puis je l'ai vu tomber de l'ambiole au moment du tir et dévaler jusqu'au trottoir. Quand j'ai... »

Elle inspire par saccades, perturbée par le souvenir.

« ... quand j'ai retiré le casque noir, la première chose qui m'a frappée, ce sont ses yeux. Ils regardaient le ciel gris. Puis j'ai remarqué le filet de sang à la commissure gauche. Ça ne coulait plus. Lorsque la bouche s'est entrouverte toute seule... »

– Un simple relâchement mécanique des muscles », la coupe-t-il.

L'adolescente ferme les yeux un court instant, les rouvre ; poursuit, déterminée :

« J'ai vraiment cru qu'il allait parler, depuis le fond de sa mort. J'ai eu peur, Darky, très peur. Tu peux comprendre ça ? »

Darker s'assied en tailleur, les deux bras posés négligemment sur ses mollets croisés.

« Des morts, on en croise tous les jours, dans toutes les rues de cette foutue cité. »

Kenny secoue la tête, traits fermés.

« Ce n'est pas pareil et tu le sais. »

Son compagnon désigne le soupirail. MorneVille continue de vibrer de toutes les vies qui la parcourent jusqu'à l'aube.

« Tu les entends ? Ils s'activent la nuit venue, pour ne pas croiser le chemin des diurnes et des autres tarés du même genre. Plus personne ne contrôle plus rien dans MorneVille ; dans toutes les cités du Grand Monde. Partout où la vie se résume à la peur.

– J'entends, oui. Mais toi et moi, on est plus futé que ça. Hein ? »

Kenny penche la tête de côté, retire sa culotte qu'elle jette sur le matelas, puis rejoint son amant. Elle ondule à quatre pattes jusqu'à lui, joint ses lèvres aux siennes en un baiser mouillé. Darker dit :

« Tu fais un cauchemar, tu hurles à la mort, le corps en nage, et là, tu as envie de baiser. Maintenant.

– C'est comme ça. »

La douce main s'active à durcir le pénis, y parvient. Puis la bouche chaude la relaie. Darker bascule en arrière, se laisse envahir. Avant de fermer les yeux, l'image de l'ambiote, figée dans son vivarium, l'accompagne un court moment. Puis s'efface.

MorneVille recule, recule jusqu'à l'oubli.

5.

La carbie louvoie entre les gravats. La plupart des cadavres pourrissent sur le bas-côté ; les quelques squelettes encore présents sont depuis longtemps désunis, leurs éléments éparpillés sur ce qui reste de la chaussée. Les pneus renforcés écrasent un crâne de plus à l'aplomb d'un véhicule miné par la rouille. Le craquement sec retentit dans l'habitacle, Darker n'y prête aucune attention. Son regard est attiré par une forme imprécise juchée sur l'un des câbles de soutien.

Le filin d'acier relie le sommet du pilier au tablier du pont suspendu en traçant un angle ouvert de quarante degrés. D'autres câbles se tendent de la même façon, parallèlement au plus élevé et à intervalles réguliers, de haut en bas jusqu'au garde-corps, pour s'ancrer toujours plus près de leur point d'attache. L'écheveau tissé des deux côtés de chaque pylône forme ainsi une grille de « v » inversés, que la boule de poils domine de toute sa hauteur. Darker l'aperçoit mieux, à présent.

« Arrête ! » commande-t-il à la carbie.

La voiture coupe aussitôt son énergie et freine progressivement ; s'immobilise à proximité d'un fourgon éventré dépouillé de son moteur solaire.

Darker descend, gagne le parapet. Ses yeux remontent le long du câble et découvrent le singe, tout là-haut, en train de l'observer. C'est un gibbon modélisé ; des bras plus courts, un collier d'une telle blancheur et une échine surlignée de bleu ne se rencontreraient pas chez les spécimens génériques. Il a pourtant une taille normale, semble parvenu à sa pleine maturité sexuelle. Et il s'ennuie.

Sûrement abandonné par un maître que sa compagnie n'amusaient plus, il traîne maintenant où il peut, en périphérie d'Old York et le plus haut possible pour éviter les bandes de gamins qui pourchassent, dès le soir tombé, les animaux jugés nuisibles. Le gibbon détaille son visiteur, miaule un cri d'attente et entreprend sa descente, mains et pieds empoignant le filin à l'amble.

Darker le regarde progresser, proprement fasciné par la sûreté de geste des singes, leur absence totale de vertige. Un instant, malgré tout, ses yeux sont attirés par le fourgon et la déchirure qui en ouvre de part en part le flanc gauche.

Le gibbon, lui, poursuit son chemin, lorgne régulièrement un point situé à sa droite.

Derrière le fourgon.

Le singe ne voit rien venir. Le trait du laser transperce son crâne en diagonale ; le corps chancelle une seconde, puis plonge dans le vide et percute l'eau sale du fleuve. Darker se précipite, se protège derrière la carbie et tire à l'aveugle une première fois sur le fourgon. Ce qui se trouve de l'autre côté, et dont il n'a aucune idée, ne riposte pas tout de suite.

Un bruit de frottement se produit bientôt contre le bitume du pont ; puis une voix éraillée prend possession de l'espace.

« C'était mon gibbon, mec ! »

L'homme râle deux fois ; braille encore :

« Il allait sur ses vingt-deux ans ! Putain, t'es une belle ordure !

– Je serais toi, je jetterais mon arme sur le côté du fourgon, puis je me montrerais, les mains bien en évidence.

– Je suis pas armé, trou du cul ! J'en voulais qu'à ton fichu véhicule. »

Darker secoue la tête, perplexe ; lance d'une voix forte et claire :

« Tu n'aurais jamais eu le temps de t'en emparer. Soit ton gibbon était trop près, soit...

– Te fatigue pas. Des connards ont déplacé mon fourgon d'une cinquantaine de mètres. Y en a qui ne savent pas quoi foutre pour emmerder ceux qui voudraient seulement survivre.

– Tu ne serais pas allé bien loin, avec la carbie.

– Pas sûr. Une chance, même mince, ça se tente, à Old York. Et puis, avec mon gibbon... »

Le voleur, retranché derrière le fourgon, hoquette, voix brisée :

« Mon gibbon, mec. C'était mon gibbon ! T'avais pas le droit de me faire ça !

– Sors de derrière ce fourgon et montre-toi.

– Tu vas me flinguer.

– Non. J'ai croisé trois vrais minables avant de m'engager sur le pont. Et j'ai fait en sorte d'écourter notre conversation parce qu'ils étaient dangereux. Toi, visiblement, tu ne l'es pas. Montre-toi.

– Aucune envie. Je te fais pas confiance.

– Tu as tort. Je ne connais pas Old York et j'ai besoin qu'on me conduise à un endroit précis. Tu devrais faire l'affaire.

– J't'ai dit non. Passe ton chemin et oublie-moi. Bon sang ! T'as vraiment flingué Bungalow Bill et ses deux dingues ?

– Sors de là ou c'est moi qui viens te chercher. Paumes tournées vers moi, au niveau de ta tête de cabochard. »

Dix secondes s'écoulent. Le voleur, timidement, s'extrait de sa cachette, mains en l'air.

Il est âgé d'une cinquantaine d'années. Très maigre, cheveux blanchis, vêtu d'un débardeur sale et d'une salopette mitée, pieds chaussés d'une paire de sandales dépareillées, toute sa peau est parcourue de taches brunes. L'homme est atteint de nécrose, une affection qui ravage toutes les cités du Grand Monde, provoquée par le manque d'hygiène et la promiscuité des vivants avec les cadavres des rues.

« Ça fait longtemps que tu es nécrosé ?

– C'est pas contagieux, gamin.

– Je le sais. Est-ce que toi, au moins, tu as conscience que tu risques d'en mourir ? Tôt ou tard ?

– Crever de ça ou d'autre chose à Old York, c'est du pareil au même. T'as besoin d'aller où ?

– Je te dirai ça en chemin. Tu t'appelles comment ?

– Starkey.

– Darker. Monte dans la carbie.

– Tu permets ?

– Quoi ?

– Mingus. Je peux encore l'apercevoir. »

Darker comprend tout de suite, laisse le voleur rejoindre le garde-corps.

Sous le ciel gris, Starkey accompagne à sa manière le cadavre du gibbon emporté par le fleuve noir. Et sanglote pour de bon lorsque l'animal finit par être hors de vue.

« On y va », le rappelle à l'ordre Darker.

Ils grimpent à bord de la carbie. Son conducteur demande au passager, tout en renflant l'air passablement chargé de l'habitacle :

« Ton dernier bain remonte à quand ?

– Je sais pas. Deux mois, trois, peut-être. Je sais pas.

– Démarre. »

Le voleur réprime un bref sursaut ; bougonne :

« Je me ferai jamais à ces véhicules vocaux.

– Et tu comptais me le voler, hein ?

– Quand on est au volant, c'est différent. J'ai cru que c'était à moi qu'tu parlais. »

Starkey essuie les deux larmes qui ont coulé sur ses joues creusées.

« Bon dieu ! Mingus... »

La carbie s'élançe, se fraye un chemin entre les morceaux de béton et les cadavres pourris. Darker s'enquiert :

« Tu attends l'entrée d'étrangers tous les jours ?

– Ouais. Personne ne vient jusqu'à ce pont. Des fois, d'ailleurs, il se passe des journées entières sans le moindre véhicule. Ça peut être très long.

– J'imagine.

– Remarque, c'est peut-être bien pour ça que j'ai pas peur de sortir en plein jour. Qui voudrait se coltiner des veilles interminables ? Même pas un diurne.

– Tu habites en pleine ville ?

– Roule, tu verras bien. Et toi, quel coin tu veux atteindre ?

– Le quartier de Sorrow.

– Je connais.

– Alors, c'est très bien. »

La carbie quitte maintenant le pont, s'engage sur une grande artère bordée de hauts immeubles aux étages désertés. Comme dans toutes les cités. Les derniers commerces identifiables sont fermés en attendant la nuit ; la plupart de leurs enseignes sont brisées ou saccagées.

Starkey dit de sa voix grinçante :

« J'irai pas plus loin, gamin.

– Quoi ?

– T'as parfaitement entendu. Tu vas me laisser descendre. Je suis peut-être nécrosé jusqu'à la gueule, sûrement piètre voleur, mais j'suis pas un imbécile, ni un téméraire. Si je sors le jour, c'est parce que j'habite *tout près* du pont.

– Ralentis. »

La carbie obéit, roule au pas. Darker dégaine son Royster, le plaque contre la tempe de Starkey qui dit calmement :

« Tu peux y aller, gamin. Je te dirai rien. Par contre, si tu me déposes, je peux redevenir bavard et t'indiquer un itinéraire.

– Arrête. »

Le véhicule freine et coupe son moteur au milieu de la rue vide. Les premiers cadavres jonchent le bitume à une trentaine de mètres de là.

« J'ai à ma disposition toutes les caves d'Old York pour dégoter quelqu'un d'autre qui voudra bien me renseigner.

– Vraiment ? Tu prendras le risque ? Laisse-moi là et je t'orienterai.

– Et si tu me mens ?

– Je t'ai fait confiance, tout à l'heure, lorsque tu m'as demandé de m'écarter du fourgon. »

Darker appuie plus fort contre la tempe.

« Tu vas me suivre.

– Alors, autant me tuer tout de suite. Je prendrai pas le risque insensé de courir les rues d'Old York en plein après-midi. Trop vieux pour ça. La nécrose bouffe mes poumons et mon souffle. De toute façon si tu refuses que je descende, je te dirai rien et tu seras obligé de me flinguer. Tu peux me croire, gamin. »

Darker soupire, balaie du regard l'artère, repère le rideau de fer le plus proche qui signale la présence d'un commerce, se distrait quelques secondes avec le monceau de détritrus encombrant le trottoir gauche ; baisse son arme.

« Fous le camp. »

Le voleur ouvre la portière, descend, reste debout à côté de la carbie, inspecte les alentours plusieurs fois avant de se pencher sur la vitre et de confier à toute vitesse :

« Continue sur cette grand-rue. À un moment, tu vas tomber sur un carrefour en étoile. Prends l'avenue Kennedy. Au bout d'un certain nombre de mètres, tu apercevras une borne d'incendie rouge et jaune ; me demande pas pourquoi, elle a toujours été peinte comme ça. Engage-toi ensuite dans la rue adjacente. Après, en toute logique, et si les panneaux de signalisation n'ont pas été aveuglés ni massacrés par des diurnes, c'est plus ou moins indiqué.

– Plus ou moins, hein ?

– Ouais. Bonne chance à toi. Je pense sincèrement que tu vas en avoir besoin.

– Et qu'est-ce qui m'empêche de t'abattre maintenant, Starkey ?

– Rien. D'autant qu'à supposer que je t'aie refilé de mauvais renseignements, ça pourrait faire d'une pierre deux coups, pas vrai ? Mais réfléchis un tant soit peu : tu crois que j'avais pas pensé à cette éventualité ?

– Dans ce cas, raison de plus pour me mettre sur une fausse piste.

– Pas faux. Pourtant, réfléchis encore : tôt ou tard, tu devras repasser par ce pont, parce qu’y a pas trente-six façons d’entrer dans Old York ; et pas trente-six non plus d’en sortir, gamin. Tu me retrouveras donc là où on s’est rencontré.

– Sans ton Mingus ?

– T’en fais pas pour ça. Si je t’ai raconté des conneries, tu me régleras mon compte à ce moment-là et tu pourras me trouer le ventre avec ton Royster autant de fois que ça te chantera, je t’en donne ma parole.

– Dégage, Starkey. Je t’ai assez entendu. »

Le voleur le salue d’un court signe de tête, puis tourne les talons et s’enfonce dans une rue perpendiculaire. En marchant aussi vite qu’il le peut. Darker brandit de nouveau son arme et ajuste la cible. Le tir dessine sa ligne pure dans la lumière terne du jour. L’homme nécrosé, touché au milieu du dos, tombe de tout son poids sur le bitume.

Darker dit :

« Il y a tout de même peu de chances que je m’éternise ici au-delà de la nuit à venir, Starkey. Démarre. »

La carbie, en machine consciencieuse et servile, n’hésite pas.

Darker suit l’itinéraire, dépasse au bout de cinq minutes la borne rouge et jaune clinquant, se retrouve ainsi au croisement de deux rues. Le véhicule s’arrête encore une fois ; Starkey avait parlé d’une artère adjacente. Sans préciser laquelle.

L’endroit est relativement encaissé entre un bâtiment administratif délabré — peut-être la mairie, à l’époque où certaines nations du Grand Monde étaient divisées en communes — et les immeubles uniformes des trois rues, comptant tous une vingtaine d’étages. L’ébauche d’une place flanque la façade de l’hôtel de ville et se résume à une bande de terre maculée de détritrus. La souche d’un arbre, déracinée et vermoulue, verse sur le côté, ouvrant le sol sur un trou rempli de mégots de K. Beckin.

Darker sort de la carbie, s’avance un peu ; l’entend trop tard. Ne perçoit qu’une forme verte, inexorable, à la périphérie de sa vision.

L’ambiole le fauche d’un coup de patte et le projette brutalement au sol. Le diurne guide sa bête à l’aide des rênes de cuir, pour la placer au-dessus de sa proie. Il est revêtu d’une combinaison orange striée de beige, ses propres couleurs de tueur.

Darker, étendu, genou droit replié, grimace de douleur en massant le haut de son crâne, sent un élancement tenace raidir sa jambe gauche. Il se maudit surtout de s’être laissé surprendre aussi stupidement. La gueule de l’insecte le surplombe. Le diurne, légèrement penché de côté pour apercevoir sa prise, dit de sa voix amplifiée :

« Tu n'es pas d'ici. Personne ne serait assez dingue pour s'aventurer dans ce coin précis. Qu'est-ce que tu es venu faire à Old York ?

– Une visite d'agrément.

– Non ? Vraiment ? Dis-moi, le Starkey du pont suspendu retrouvé mort d'un trait de Royster, c'est toi ?

– Les nouvelles vont vite.

– Bien plus que tu ne le crois, étranger.

– Ce tocard était ton rabatteur ?

– Oui et non, répond le diurne d'un ton condescendant. L'existence est difficile pour tous ces nocturnes qui se terrent. Toi-même, je suis sûr que tu dois en savoir quelque chose.

– Probable. Mais... »

Darker ne termine pas. La terre tremble d'un seul coup, d'une secousse brève et terrible. L'onde se propage dans toutes les directions, fait frémir les immeubles, roule sous Old York, étend son grondement à l'infini. L'espace d'un instant, l'ambiole se raidit d'instinct, gueule baissée, spirale de l'abdomen resserrée davantage. La souplesse de ses pattes continue de compenser la moindre trépidation ; son maître ne ressent rien, du haut de la selle. Puis, tout aussi vite, le séisme se résorbe de lui-même.

L'ambiole retrouve intuitivement sa mobilité, relève sa gueule teintée d'un vert profond, déplie le bout de son abdomen. Darker maugrée :

« Le troisième dans la région, en à peine cinq semaines.

– Et il y en aura d'autres. On est tous habitués. Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? » le relance le diurne.

Darker cligne des paupières, exaspéré.

« Je déteste répondre deux fois à une question évidente. Désolé, d'ailleurs, que les derniers mots que tu aies à entendre d'un humain soient aussi dérisoires. »

Le premier trait du Royster transperce la gueule de l'ambiole, le second frôle l'abdomen, atteint en droite ligne le front du diurne. Le crâne explose en une bouillie de chyle et de bouts de cervelle rougis de sang.

L'insecte oscille dangereusement, déjà mort ; quelques gouttes de sang perlent de ses mandibules. Son maître tangué en rythme sur la selle, au gré des balancements, la main droite crochetant toujours les rênes, les pieds contraints par les étriers. Darker n'attend pas, rampe vers l'arrière en s'aidant de son avant-bras et de l'appui de sa jambe contre le bitume. Au moment où il s'est presque dégagé, l'ambiole verse sur le flanc gauche. Le diurne frappe durement le sol ; plusieurs os craquent sous la violence du choc.

Le silence réinvestit le lieu, rien n'est peut-être survenu, ici ou ailleurs. Darker rengaine son Royster, se relève avec difficulté, tâte sa jambe endolorie ; se dit qu'il est bien mal embarqué et que le plus simple aurait été de ne pas suivre l'itinéraire donné par un type qu'il n'avait pas cru de toute façon. La carbie, en retrait, n'a pas bougé, stationnée au milieu de l'avenue, portière grande ouverte.

La petite voix claire lui parvient depuis le renforcement d'un immeuble, sur la droite. Il se retourne, aperçoit un enfant âgé d'une dizaine d'années, onze plus sûrement, à moitié dissimulé derrière un pilier gris.

« C'est toi qu'as tiré ? Hein ? J'ai même pas vu l'coup partir.

– Tu peux te montrer, je ne te ferai pas de mal. »

L'enfant, assez grand, fait un pas de côté, prudent, présente son mètre quarante crasseux et ses guenilles. Sourit de toutes ses jeunes dents. Pieds nus, le crâne rasé, les yeux d'un bleu éclatant. On ne voit qu'eux au milieu du visage noir de saleté. Darker demande :

« Tu n'as pas peur de braver le jour ?

– Non. Et puis, il va bientôt faire nuit d'toute façon. »

Le regard du gamin revient sur l'ambote, tout à coup.

« J'aime pas ces animaux. J'aime pas non plus les diurnes. Sûr. »

Darker rejoint son véhicule, en referme la portière ; dévisage l'enfant.

« Tu connais le quartier de Sorrow ?

– Ouais. Bien sûr. J'peux même te dire, m'sieur, qu'y faut aller dans l'autre sens.

– Et c'était prévisible. Dis-moi, avec ce qui m'est arrivé, ma jambe me fait très mal. Il y a forcément un rebouteux par ici, non ?

– Ouais. Si j't'y emmène, qu'est-ce tu me donnes ?

– Un Royster flambant neuf.

– Vrai ?

– Tout ce qu'il y a de plus vrai. Le pistolet est à toi si, en plus, tu es capable de m'indiquer le chemin jusqu'à Sorrow.

– J'crois que je peux, tu sais ?

– Alors, on y va. »

L'enfant quitte le renforcement, s'approche enfin.

« L'plus simple serait d'garer ton engin, m'sieur. Même s'il risque pas grand-chose, ça vaut mieux. »

Et pendant que Darker parque la carbie en empiétant largement sur le trottoir, l'enfant aux yeux clairs attend. Et les souvenirs ont tous leur raison.

Il y a longtemps. Aux premiers jours.